

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

ŒIL POUR ŒIL

Par A. CONAN DOYLE

Les armées allemandes avaient envahi la France, et les forces éparpillées de la jeune République avaient été refoulées par le flot au nord de l'Aisne et au sud de la Loire.

Le large torrent parti du Rhin s'était déversé sur le pays, lentement mais irrésistiblement, tantôt se divisant, tantôt roulant en une même vague pour venir former un immense lac autour de Paris.

De là partirent des ruisseaux plus petits qui coulèrent l'un vers le nord, l'autre au sud vers Orléans, un troisième à l'ouest jusqu'à la Normandie.

Plus d'un cavalier prussien vit, pour la première fois, la mer, le jour, où il poussa son cheval jusqu'au poitrail dans la vague de la grève de Dieppe.

Tristes et amères furent les pensées des Français quand ils virent ce stigmate imprimé au front de leur pays. Ils avaient lutté avec bravoure, mais ils avaient été écrasés sous le nombre.

Comment auraient-ils pu résister contre ces essaims de cavaliers, ces fourmillières de fantassins, ces puissants canons?

Quand Allemands et Français s'étaient rencontrés en nombre égal, homme contre homme, dix contre dix, les envahisseurs avaient trouvé à qui parler, et plus d'un Français avait fourni à un Allemand l'occasion de regretter le jour où ils avaient quitté les bords du Rhin; c'était le nombre des bataillons qui seul avait décidé de l'issue de la lutte.

Aussi au milieu des batailles et des sièges, combien de combats se livrèrent que l'histoire n'a pas enregistrés dans cette guerre particulière qui se faisait à côté de la grande guerre; que de traits d'héroïsme demeurés inconnus, souvent aussi marqués de terribles représailles!

Le colonel von Gramm du 24^e régiment d'infanterie de Posen avait particulièrement souffert de ce genre de guerre.

Il commandait dans la petite ville des Audelys et ses avant-postes étaient éparpillés dans tous les hameaux et toutes les fermes des environs.

Il n'y avait pas de troupes françaises dans un rayon de cinquante kilomètres, et cependant chaque matin les rapports signalaient une, deux, trois sentinelles trouvées mortes à leur poste ou un parti de fourrageurs qui n'avait pas reparu au camp.

Le colonel entra dans des colères ter-

ribles, et alors c'était une ferme ou un hameau qui brûlait, et le lendemain le rapport apportait la nouvelle d'éclaireurs disparus et de sentinelles encore assassinées.

Le colonel avait beau faire, il ne pouvait arriver à se débarrasser de ces ennemis invisibles, et pourtant il semblait que ce ne dût pas être une tâche bien difficile, car à certains signes, il était aisé de reconnaître que tous ces outrages provenaient d'une même source.

Le colonel von Gramm avait essayé de la violence inutilement.

L'or aurait peut-être plus de succès.

Il fit annoncer qu'une récompense de cinq cents francs serait donnée à qui dénoncerait les auteurs des audacieux coups de main qui décimaient sa troupe.

Personne ne se présenta.

Il leva la somme à huit cents francs.

Les paysans demeurèrent incorruptibles; le nombre des disparus ne faisait même qu'augmenter.

Enfin, poussé à bout par la mort d'un sergent et de plusieurs hommes tués au cours d'une reconnaissance, il offrit mille francs, et, à ce prix, il acheta la conscience de François Rejane, un domestique de ferme dont l'avarice de Normand fut plus forte que sa haine de Français.

Vous prétendez connaître l'auteur de ces crimes? demanda le colonel prussien, au paysan à face de fouine, en longue blouse bleue, qui se tenait devant lui.

—Oui, colonel.

—Qui est-ce?

—Les mille francs, colonel.

—Pas un sou jusqu'à ce que nous ayons la preuve de votre histoire. Allons, dites-nous qui a assassiné mes hommes?

—C'est le comte Eustache de Château-Noir.

—Vous mentez, cria le colonel d'un ton de colère, jamais un gentilhomme ne commettrait de tels crimes.

Le paysan haussa les épaules.

—On voit bien que vous ne connaissez pas le comte. Ce que je dis est la vérité, et vous pourrez vous en assurer. Le comte de Château-Noir n'a jamais passé pour un homme d'humeur peu commode, même dans ses meilleurs moments, mais depuis quelque temps il est devenu terrible. C'est la mort de son fils, vous comprenez. C'était son seul enfant; il avait été fait prisonnier à Vissembourg, et il est mort en tentant

de s'évader d'Allemagne. On dit dans le pays que c'est cela qui a rendu le comte fou. Avec ses paysans il suit les armées allemandes. Je ne sais pas combien il en a tués, mais vous devez le savoir, colonel, car il les marque au front de la croix de Saint-André qui figure dans ses armes de famille. C'était vrai.

Les sentinelles assassinées portaient toutes au front deux lignes en croix, faites apparemment avec un couteau de chasse.

Le colonel se pencha sur sa table et promena son doigt sur la carte étalée devant lui.

Le Château-Noir n'est pas à plus de quatre lieues d'ici, dit-il.

—Trois lieues et demie, colonel.

—Vous connaissez l'endroit?

—J'y ai travaillé.

Le colonel von Gramm soupira. Un sergent entra la main au front.

—Faites manger cet homme, et qu'on le garde à vue.

—Mais colonel, protesta le paysan, je n'ai rien de plus à vous dire. Pourquoi me retenez-vous?

—Nous aurons besoin de vous comme guide.

—Comme guide? Mais le comte? Si je tombe entre ses mains... Ah! colonel...

D'un signe de la main, le colonel confirma son ordre.

—Sergent, ajouta-t-il, envoyez-moi immédiatement le capitaine Baumgarten.

L'officier désigné ne tarda pas à se présenter devant son chef.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la mâchoire carrée, avec des yeux bleus, une épaisse moustache jaune et un teint de brique que faisait paraître encore plus foncé l'ivoire de son crâne nu et poli, à tel point que les jeunes lieutenants et sous-lieutenants en faisaient l'objet de leurs plaisanteries et s'y miraient comme dans une glace en effilant leurs moustaches.

Si le capitaine était d'intelligence un peu lourde, c'était du moins un brave soldat sur lequel on pouvait compter, et qui s'était acquitté de mainte mission dangereuse où un officier d'extérieur plus brillant aurait peut-être échoué.

—Vous vous rendez ce soir à Château-Noir, capitaine. Vous aurez un guide pour vous conduire. Vous arrêterez le comte et l'amènerez ici. S'il résiste, brûlez-lui la cervelle.

—Combien d'hommes faut-il prendre, colonel?

—Nous sommes entourés d'espions; notre seule chance est de tomber sur lui avant

C'est maintenant que l'on devrait s'abonner à *L'Ami du Lecteur*. Le prix de l'abonnement n'est que de 25 cents pour toutes places au Canada et aux États-Unis. On trouve dans ce journal de la bonne littérature pour les familles, des renseignements utiles et des idées pratiques. Voir la liste des Primes à la page 159.